



Locomotive à vapeur sur chenilles, utilisée dans les années 1920 par les compagnies Lacroix et Fenderson dans la vallée de la Matapédia. Elle pouvait tirer jusqu'à cent "sleighs" chargés de bois long sur les chemins de glace. (Photo: Joseph-M. Levasseur)

En vue d'une étude de la Matapédia

Aux environs de 1895, Arthur Buies a écrit de fort belles pages à propos de la vallée de la Matapédia. En passant, il a rêvé de grands développements. Selon ses dires, on devait y voir vivre plus de 300,000 personnes dans le calme, la paix, le bonheur. En 1973, compte-t-on plus de 30,000 habitants dans cette région? A peine. Que s'est-il passé dans ce lieu baigné par un lac magnifique qui déverse ses eaux bleues dans la Baie des Chaleurs grâce à une rivière poissonneuse qu'alimentent d'autres rivières aussi poissonneuses, gonflées par le débit de nombreux lacs perdus dans les monts Notre-Dame?

Parallèlement à cette rivière, première voie de communication qu'utilisaient de rares indiens, apparaissait une route pittoresque plus ou moins carrossable encore aujourd'hui, que certains identifient à tort au chemin Kempt, route militaire et postale, et un chemin de fer dont la première vocation fut de rattacher le fleuve Saint-Laurent et la Baie des Chaleurs, en cas de guerre avec les Américains. On était forcé de passer par ce lointain pays. C'était un passage.

Comme aujourd'hui.

En 1833, quand Pierre Brochu arriva à la tête du lac Matapédia par les différents portages, il installa un premier relai, un premier moulin à scie. Ce pionnier signifiait ainsi la vocation future de la Matapédia: un relai, une scierie.

Qu'on pénètre dans cette vallée par Saint-Moïse, Métis-Beach, Matane, on vient, contraint par la poussée démographique des habitants du bord de la "mer", comme par les besoins de travail et de terres.

Pour les mêmes raisons, du côté de la Baie des Chaleurs, par le village de Matapédia, on refoule une population plus ou moins agriculturiste où se mêlent protestants et catholiques, Anglais, Français, Acadiens. On s'est rencontré sur les hauts plateaux de Saint-Alexis, à Causapsal, Lac-Au-Saumon, Amqui, Val-Brillant et Sayabec, "coeurs" de la vallée, avant de monter dans les arrière-pays par les "coulées" de pénétration des paroisses, aujourd'hui dites marginales.

Alimentée par les deux bouts, la Vallée s'est ouverte vraiment grâce au chemin de fer, aimant des compagnies forestières d'alors.

Au début du XXe siècle, parmi les résineux, nouveau bois de construction, on vit s'élever les brûleurs à déchets des moulins à scie. Sur les bords des lacs et des rivières s'amoncellent des déchets de bois de toutes sortes. Les hautes cheminées de tôle crachent les vapeurs qui laissent loin derrière elles les têtes des cèdres de Val-Brillant (Cedar Hall ou St-Pierre-du-lac), les têtes des sapins et des épinettes de Sayabec, Amqui, Lac-au-Saumon, Millstream, Milnikek, quand ce ne sont pas les feux de forêt (1896), causés par les locomotives des chemins de fer des compagnies privées ou de la Couronne, qui tracent de nouvelles routes d'avenir à travers les bouleaux déjà noircis.

Quelques noms animent cette mosaïque des pirates de la forêt.

La King Brothers attaque la Seigneurie du Lac Matapédia du Sieur d'Amours. Lui survivent les Compagnies John Fenderson de Sayabec, de Val-Brillant, de Lac-au-Saumon et leurs moulins temporaires d'hiver, érigés, paraît-il, pour sauver des impôts, pratique assez courante chez ces compagnies du début du XXe siècle.

A Amqui, on retient le nom de Duncan Dubé, avant celui de Jules Brillant, et des Gagnon, des Bélanger.

Les Paradis de Lac-au-Saumon s'implantent à partir de 1896 avec Hubert Paradis de Saint-Romuald de Lévis, homme inventif qui fournira même un député-écrivain-polémiste vers les années difficiles de 1930-1939, et successeur de Dufour de Saint-Moïse. En plus de cette scierie Paradis installée sur une pointe du Petit-Lac (Lac-au-Saumon), d'où le nom de Village des Paradis, — il y avait même une école — cette famille de trois frères "bâtit" à Dawson, à St-Laurence (près d'Amqui), à Saint-André et, plus récemment, dans la Baie des Chaleurs. Il semble que seule l'entreprise de Lac-au-Saumon ait été rentable.

Ajoutons un nom prestigieux qui marquait son bois d'une couronne britannique, la Compagnie Price Brothers de Lac-au-Saumon. Ce fut une immense scierie qui a duré le temps des vaches obèses pour ensuite se déménager à Matane, à Price, à Rimouski. Ce fut une saignée implacable dans les ressources humaines et forestières de la Vallée.

Retrouvons le nom des Lacroix de la Beauce qui ont occupé des territoires tirés de la loi des chemins de fer et qui ont mécanisé le travail en forêt tout en améliorant les conditions alimentaires et matérielles de leurs employés. Leurs intérêts se trouvant à Sainte-Marguerite, donc voisins de la C.I.P., ils obligèrent cette dernière à s'humaniser un peu.

Près de ces grands, vers les années 30, s'ajoutent des noms qui, moins prestigieux, ont continué les saignées commencées: les Dufour, les Doiron, les Paquet, les Leblanc, les Gagnon, les Bélanger, les Levasseur, les Martel, les Didier, les Soucy, et combien d'autres.

La liste ne s'arrête pas là, tant la mer verte nourrit.

Arrivent de l'étranger la Fraser, la Madawaska, la D'Auteuil Lumber et l'ineffable N.B.I.P., ramification de la Canadian International Paper, qui n'achetait même pas, dit-on, ses allumettes de bois au Québec. Cette grande compagnie tenait, en plus des territoires forestiers immenses, les rivières à saumon et les lacs les plus poissonneux.

On ne sait trop, ou on le sait trop, ces compagnies se devaient d'alimenter les usines de pâtes et papiers construites, par hasard semble-t-il, juste sur les frontières du Nouveau-Brunswick, face à la province de Québec, soit à Atholville, N.-B. soit Dalhousie, N.-B., soit à Bathurst, N.-B.

C'est déjà une trop longue liste. Elle illustre cependant la vie de la vallée de la Matapédia jusqu'à tout récemment.

Près de ces clochers qui crachaient la vapeur, la fumée à odeur de bois et la sueur des autres, poussaient ici et là, au hasard des scieries ou des cours d'eau, d'autres clochers plus durables, les églises.

Ici un faux byzantin, là une mini-cathédrale de France, souvenir de voyage, ailleurs un baroque affreux, ou un bâtard.

La hauteur de ces clochers, qui carillonnaient une heure avant la sirène du clocher de l'usine, chantait la richesse de passage ou l'espérance orgueilleuse des marguilliers et des curés. Les Etats forestiers, religieux et agricoles se donnaient la main selon les saisons, selon les appétits.

Mais, les autres? les plus nombreux? ceux à qui des Opérations veulent redonner un peu de Dignité?

Joseph-Marie Levasseur, professeur
CEGEP de Rimouski.